

**ARNAUD RENAUD**

**EXAMEN DU**

**CERTIFICAT**

**D'ÉTUDES**

**THÉÂTRALES**

**— DOSSIER**

**CONSERVATOIRE MUNICIPAL JACQUES IBERT — PARIS 19<sup>E</sup>**

**26 JUIN 2018**

Je présente à l'examen pour le certificat d'études théâtrales (CET) la création d'un texte original intitulé *Les Mouettes*.

Je remercie avec amitié et admiration mes camarades Samantha Le Bas et Nicolas Nesjoua, qui jouent à mes côtés et constituent avec moi le noyau de la création de ce texte, tant pour la mise en scène que pour la direction d'acteurs.

Je remercie chaleureusement ceux de mes camarades à avoir prêté main forte dans la création de ce projet, au premier rang desquels Agathe Boullyé, Arthur Louis-Calixte, Satou Dosso, Théophile Fontaine, Larissa Guist, Charlotte Issaly, Thomas Ollivier et Emmy Thompson.

Aussi, un merci plein de reconnaissance à l'ensemble de mes camarades pour leurs encouragements.

Enfin, je remercie avec une gratitude immense Eric Frey, qui m'a fait confiance en m'encourageant à errer, et m'a fait progresser à tant de niveaux au long de l'année.



MARTHE — A quoi penses-tu ?

LOUIS LAINE — Je voudrais être menuisier.

MARTHE — Menuisier ?

LOUIS LAINE — Je voudrais être conducteur de diligence en Californie.

MARTHE — Il va faire chaud aujourd'hui.

Paul Claudel, *L'Échange*

Photo : LM Chabot, Fort Lauderdale, FL 02

Clôturant les trois ans de mon parcours dans les conservatoires municipaux de Paris (deux ans en second cycle au conservatoire du 20e, puis cette année en troisième cycle au conservatoire du 19e), l'élaboration de mon projet de CET a connu un avancement exponentiel, si l'on considère le chemin parcouru entre l'extrême flou dans lequel je me trouvais au début de cette année et la concrétisation rapide du projet à partir d'avril.

J'ai demandé il y a un an à être transféré au conservatoire du 19e dans la classe d'Eric Frey dans l'espoir d'y trouver un creuset où, d'une part, mon aspiration à l'expérimentation serait transcendée par les pratiques et les univers de mes potentiels futurs camarades et où, d'autre part, je bénéficierais de l'enseignement d'un professeur ouvert aux tentatives diverses – idée que je m'étais faite en ayant assisté aux cartes blanches de la classe d'Eric avant de demander mon transfert.

Mon idée initiale pour le CET était de broder sur le canevas d'une installation numérique interactive que j'avais présentée l'année passée au conservatoire du 20e. C'est le projet que j'ai présenté à Eric dès mon entrée en troisième cycle.

J'ai retravaillé ce projet en carte blanche au début de l'année, ainsi que d'autres petits projets expérimentaux, mettant au plateau des verbatims de commentaires trouvés sur les réseaux sociaux, ou du texte généré par ordinateur, étant alors convaincu de la nécessité pour moi de creuser la voie d'un théâtre numérique, dont les modes d'écriture ou de mise en scène seraient forcément neufs et automatisés, mais j'éprouvais dans le même temps une difficulté constante à concilier ces dispositifs nouveaux avec un propos dramatique qui me convenait.

Parallèlement à ces recherches qui ne me donnaient pas satisfaction, je me suis mis à écrire des textes plus conventionnels, d'abord pour le concours « Mises en capsules », puis pour le concours « Conservatoires en scène », réunissant autour de moi les camarades avec qui je voulais créer ces textes.

Ces concours m'ont donné goût à une écriture spontanée qui ne chercherait pas à tout prix l'innovation formelle. Je conservais cependant l'espoir de monter un projet de CET qui mêlerait écriture conventionnelle et mise en scène conceptuelle. C'est avec cette vision que j'ai esquissé ma première

ébauche de CET en février : un seul en scène muet avec du texte sur un écran, à la manière des intertitres du cinéma muet. Bien que satisfait de ce premier jet, je me suis trouvé incapable d'en développer l'écriture sans compliquer et trahir l'idée de base. Chaque ajout ou bifurcation me semblait rajouter du bruit à la simplicité que je souhaitais conserver. J'ai donc abandonné ce travail le jour même où je devais en présenter les nouveaux développements, en avril.

Je suis alors reparti de zéro dans la perspective de l'échéance suivante, en mai, en me promettant cette fois de ne pas dévier de la nouvelle conviction sur laquelle j'allais fonder mon ultime tentative.



TRÉPLEV — Vous avez trouvé votre voie, vous savez où vous allez, et, moi, j'erre toujours dans le chaos des sons et des images, sans savoir ni pour quoi ni pour qui il le faut. Moi, je n'ai pas la foi, et je ne sais pas ce que c'est, ma vocation.

Anton Tchekhov, *La Mouette* (traduction : André Markowicz)

Photo : LM Chabot, *Hawaii 35*

Le titre *Les Mouettes* fait référence à *La Mouette* de Tchekhov dans laquelle Treplev, un aspirant écrivain, subit le désintérêt d'une jeune fille qu'il aime, qui rêve de devenir actrice et qui, séduite par un auteur à succès, va se perdre dans le tourbillon de la vie tandis que lui restera arrimé à sa vie à la campagne. *Les Mouettes* est une variation sur ce thème, mais ici Treplev part lui aussi à l'assaut de la vie.

Préalablement à l'écriture, j'avais en tête pèle-mêle des textes de Paul Claudel, Jean-Luc Lagarce, Pascal Rambert et Aurélien Bellanger. Je voulais écrire en tirant de la poésie du premier, du rythme et de l'obsession d'expressivité des deuxième et troisième, et de la perspicacité sociologique du dernier.

L'objet de la recherche thématique de mon écriture n'est apparu que postérieurement à l'écriture, une fois toutes les pièces en place. C'est alors que j'ai réalisé qu'il était question de la recherche de l'Idylle et de l'éternel retour nietzschéen comme me l'a fortuitement suggéré Kundera avec *L'insoutenable légèreté de l'être*, que je lisais parallèlement à l'écriture du texte. Il m'a enfin semblé, d'une part, que les relations entre mes personnages empruntaient à celles des personnages de *La Mouette* de Tchekhov et, d'autre part, que l'histoire racontée était celle d'un mouvement cyclique, ainsi que celui des mouettes et des oiseaux migrateurs en général.



« L'Europe sera désormais californienne. »

Aurélien Bellanger, 1993

Photo : LM Chabot, Santa Cruz, CA 02

L'envie d'imbriquer des bribes de discours anthropologique à un texte dramatique m'est venue après avoir assisté à une représentation de 1993 en janvier 2018 au T2G (mise en scène de Julien Gosselin, texte d'Aurélien Bellanger), spectacle qui précisément combine ces formes en mêlant commentaire historique, verbatims de discours officiels et dialogues qui donnent corps à des voix façonnées par les totems et la mystique de l'Europe de la chute du Mur à aujourd'hui.

Cette envie s'est manifestée par l'écriture spontanée de monologues, d'abord sans considération pour la structure narrative qui les engloberait finalement mais avec le souci d'exprimer un état d'esprit, une phase, sous une forme oralement entraînante. Deux des monologues issus de cette recherche figurent dans le texte final (tableaux 1 et 2). Un troisième monologue, fruit du même élan, n'a pas été conservé.

Dans un deuxième temps, une fois obtenue une telle forme, la nécessité de raconter une histoire s'est fait jour. J'ai, dès le début, alors que j'écrivais ces monologues indépendants, voulu raconter l'histoire de la quête de transcendance, à travers l'amour et l'ambition, d'un personnage témoin et réceptacle des fétiches de son époque. J'ai pris le parti d'utiliser les monologues comme les articulations de l'histoire qu'il me restait à écrire. La forme résulterait d'un mélange entre, d'une part les monologues d'un personnage qui exprime son état dans un récit à la première personne, et d'autre part des scènes de dialogue qui propulseraient le personnage d'un état à un autre. Le texte emprunterait par exemple au roman d'apprentissage.

Le dialogue qui ferme le tableau 1, où le personnage est rejeté hors du monde des dominants par la personne qu'il aime, a été écrit pour rendre nécessaire le monologue du tableau 2, où le personnage se fait violence pour trouver comment rallier ce monde des dominants.

L'écriture d'un dialogue didactique, absurde et réaliste à la fois, que l'on retrouve dans le tableau 3, s'est par ailleurs présentée comme un contrepoint aux monologues pré-existants, qui font la part belle à une espèce de lyrisme.

Le monologue du dernier tableau (4), bien qu'écrit en dernier, a répondu à une envie préexistante que j'avais d'écrire la déchéance et la détente d'un personnage qui aurait tout abandonné. Ce monologue est un épilogue qui sert d'ouverture à un renouveau futur. Il trouve sa justification dramatique dans la tirade qui clôt le tableau précédent (3) dans une ultime envolée

lyrique qui indique une fin, ou du moins une bifurcation, dans la quête du personnage.

Enfin, l'épilogue annonce le caractère cyclique du parcours du personnage : « *Je me rappellerai tout et quand je me serai tout rappelé, les feuilles tomberont, je tremblerai de froid, je me relèverai, et je reprendrai la route. Je rebrousserai chemin, je reprendrai le cours du ruisseau, du ruisseau je perdrai pied dans la rivière, de la rivière je me jetterai dans le fleuve et du fleuve je regagnerai mon océan. Je courrai, nagerai dans le delta. J'aurai une faim d'ogre.* »



« Il est né de cette image. Comme je l'ai déjà dit, les personnages ne naissent pas d'un corps maternel comme naissent les êtres vivants, mais d'une situation, d'une phrase, d'une métaphore qui contient en germe une possibilité humaine fondamentale dont l'auteur s'imagine qu'elle n'a pas encore été découverte ou qu'on n'en a encore dit rien d'essentiel. »

Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être* (traduction : François Kerel)

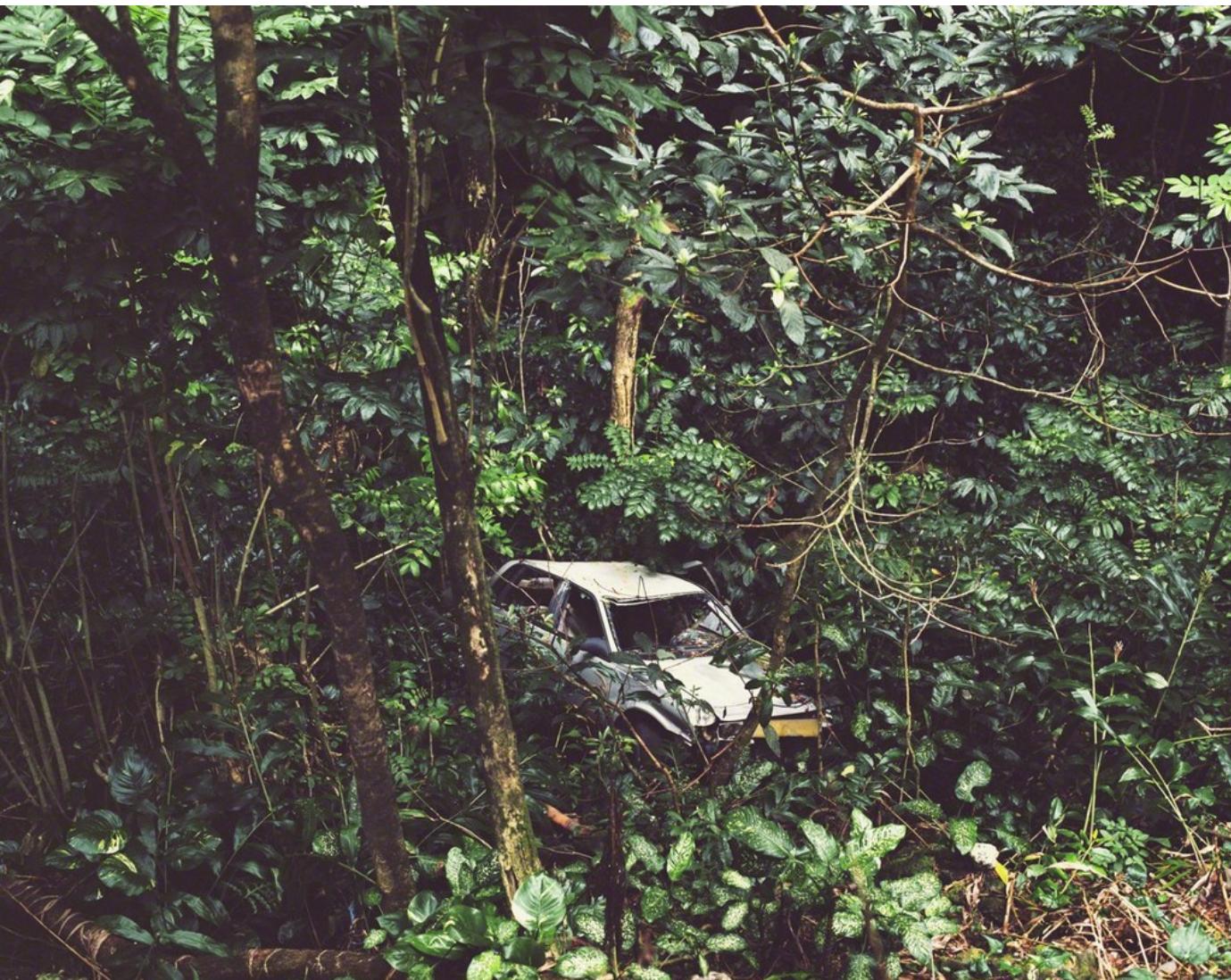
Photo : Richard Mosse, *City of No Sun*

Indépendamment de la direction que prendrait l'écriture du texte, je voulais, dès le début de la préparation de mon projet, intégrer une performance physique sur scène. En particulier, je voulais moi-même pédaler sur un vélo monté sur des rouleaux (ou un vélo d'appartement). Une fois cette idée en tête, j'ai commencé à écrire sans songer à réserver une place à cette idée pour l'imbriquer dans le texte. Elle a cependant ressurgi après l'écriture du monologue du tableau 2, dont j'ai été convaincu qu'il me faudrait le traverser en m'épuisant physiquement. C'est la seule idée de mise en scène qui a émergé en amont de la création au plateau et qui y a survécu.

Le reste de la mise en scène a été dessiné avec mes deux partenaires de jeu, Samantha Le Bas et Nicolas Nesjoua. Nous nous sommes mis au plateau et avons commencé à dérouler le texte, nous efforçant dès le début de ne pas travailler les tableaux isolément mais dans leur enchaînement. Un échange s'est mis en place, et qui nous a permis d'obtenir des résultats dans la mise en scène et la direction d'acteurs : je faisais part à mes partenaires des idées que je sentais émaner du texte, et ils me répondaient par des interprétations scéniques, et vice et versa, mes partenaires faisant part aussi de leur idée du texte. En particulier, les transitions fluides entre les quatre tableaux, via la réutilisation des accessoires et l'absence de décor, ont été pensées pour donner du liant aux tableaux du texte qui, au pied de la lettre, ne présentent unité ni dans le temps, ni dans le lieu, ni dans l'action.

Nous avons les uns les autres assuré la direction d'acteurs au sein de notre trio, nous efforçant d'être tous trois présents lors de nos séances de travail afin d'avoir en permanence un regard extérieur sur le jeu.

J'ai par ailleurs fait appel, tout au long du travail de mise en scène, à d'autres élèves de la classe pour nous permettre de recevoir un regard d'ensemble sur la mise en scène ou, au contraire, un conseil sur un tableau ou sur une idée en particulier, mode de travail que j'ai notamment utilisé pour le tableau 2, dont le rythme lié à l'exercice physique a rendu l'exécution particulièrement exigeante, nécessitant plusieurs phases de réglage.



LISE — J'ai dix-sept ans. Pas caricaturale du tout. Je me destine – du mot destin, destinée – je me destine aux métiers de la communication, logique. Bilingue, une année ou deux aux États-Unis, (j'aurais pu dire « les States » et je ne l'ai pas fait), bilingue et moderne, Schnitzler en édition de poche, cheveux courts et photos noir et blanc.

Je plaisante.

Jean-Luc Lagarce, *Derniers remords avant l'oubli*

Photo : LM Chabot, *Hawaii 24*